



Arts et scènes

David Geselson rédige vos lettres et les lit en public

Le comédien, auteur et metteur en scène français fait l'objet d'un focus au Forum Meyrin. Interview autour d'une proposition insolite.



Au centre d'une «Constellation» tracée au Théâtre Forum Meyrin, David Geselson présente trois spectacles de sa compagnie Lieux-Dits. BASTIEN GALLAY



Katia Berger

Mettions qu'on en ait gros sur la patate et qu'on ait besoin de le dire. Mieux, de le consigner dans une missive destinée à un proche. Mais imaginons qu'on n'ose pas, qu'on n'ait pas le temps, pas l'énergie. De jeudi à dimanche prochains, on recourra alors à l'homme de la situation. Invité au Forum Meyrin, où il vient de donner un «Silence et la peur» sur la chanteuse Nina Simone, et où il adapte en parallèle la «Lettre à D.» du philosophe André Gorz, le Français David Geselson servira d'exutoire à qui voudra lui confier en tête à tête sa souffrance ou son amour secrets. À partir de là, l'auteur, comédien et metteur en scène coiffera sa casquette d'écrivain public, rédigera un pli anonymisé, que le participant aura le choix d'entériner ou pas, puis, le cas échéant, l'intégrera aux «Lettres non écrites» qu'il partagera le soir venu dans le foyer. Intrigué, on l'a interrogé.

«On est dans la machine à laver, et on ne sait plus comment l'arrêter.»

David Geselson Dramaturge, comédien et metteur en scène

Le théâtre est-il pour vous un lieu de divertissement?

Le théâtre est surtout un lieu où l'on ne consomme pas, que ce soit du divertissement ou quoi que ce soit d'autre. Un théâtre est une maison dans laquelle on s'émeut de sa rencontre avec des gens vivants. Et, par là, un lieu à protéger.

Vos spectacles à voir à Meyrin se fondent sur de la correspondance. Comment expliquez-vous cet intérêt de votre part?

Jeune ado, je m'étais passionné pour les «Lettre à Lou» d'Apollinaire. Mais mon intérêt s'est véritablement réveillé en décou-

vrant la «Lettre à D.», cette longue déclaration d'amour qu'André Gorz a adressée à sa femme à la toute fin de sa vie, et que j'ai adaptée à la scène dans «Doreen». Il se trouve que dans le cadre de ma collaboration avec Tiago Rodrigues sur «Occupation Bastille» en avril 2016, j'ai pu proposer l'exercice des «Lettres non écrites». Ayant moi-même connu l'envie de partager des choses non dites, ayant par le passé tenté d'écrire des choses pour me décharger d'une colère ou d'une douleur, je suis parti du principe que je n'étais pas seul dans ce cas. Il y a un élément théâtral dans la correspondance, dans le sens où l'on y fait exister des absents. On s'absente du monde pour mieux faire exister l'autre.

Êtes-vous opposé aux moyens de communication électroniques?

Non. Mais je milite pour pouvoir continuer à se parler, sans quoi ça deviendrait catastrophique. Et certains outils de communication se trouvent inféodés à un système qui nous réduit à l'état de produit. Si l'objet qui nous sert à communiquer se sert de nous pour se financer, il y a un problème. Ce qui me fait peur, c'est la possibilité de monétiser la relation humaine. Je ne suis pas nostalgique. Je fais une vraie différence entre l'évolution et la croissance. L'espèce humaine évolue, or, la croissance détruit cette évolution. Le philosophe Bruno Latour a développé cette idée: plus on croît, plus on détruit les conditions pour se reproduire.

Les «Lettres non écrites» naissent-elles d'une interdépendance entre vous et le participant?

Avec mon spectateur, on se rencontre. On essaie de se reconnaître, au sens où l'on fait la découverte, en l'autre et en soi, de quelque chose qu'on a déjà éprouvé par le passé. Le dispositif permet d'échanger de la reconnaissance, un bien précieux à partager avec d'autres gens.

Devenez-vous son psychanalyste?

Quand on parle avec quelqu'un, pour autant qu'on ne sente ni jugement ni instrumentalisation, on s'ouvre, c'est automa-

tique. Sans attente aucune, j'essaie de voir vraiment l'autre. Je n'ai pas de technique ou de savoir-faire particuliers. Et contrairement à la psychanalyse, aucune notion de thérapie, de durée ou de rémunération n'intervient. L'échange d'argent est remplacé par un échange de lettre, suite à quoi on est quitte.

En rédigeant le pli intime d'autrui, adoptez-vous le style de son auteur?

Oui. Je me fie à sa façon de parler, au rythme de sa parole. Après, je travaille modestement sur l'écriture. C'est un élément à améliorer dans mon travail, car je finis par retrouver le style qui est le mien, même s'il en traduit un autre.

Chaque représentation change-t-elle en fonction de la récolte du jour?

J'ai accumulé près de 250 lettres en cinq ans, dont 48 composent le livre du même titre paru ce printemps. Avec ce stock, je n'ai pas réellement besoin de nouvelles. Pour chaque représentation, nous préparons un set de dix à quinze lettres, et je mets un point d'honneur à essayer d'y inclure celles du jour. J'ai alors un cadre, qui se décline en trois versions: une très dépouillée, une autre avec un violoncelle et une avec une dessinatrice et des acteurs.

Les gens ont-ils davantage besoin de s'épancher aujourd'hui?

La société s'est beaucoup fragmentée, c'est l'un des effets de la barbarie capitaliste. Tout ce que ce système met en place sépare au nom du profit: sépare les gens, les métiers, les savoir-faire. Ce faisant, on perd même la faculté de se rencontrer. Les réseaux sociaux ne sont pas coupables en soi, c'est leur monétisation qui l'est. On est dans la machine à laver, et on ne sait plus comment l'arrêter.

Constellation Geselson, «Doreen»

du 17 au 21 nov. «Lettres non écrites» du 18 au 21 au Théâtre Forum Meyrin, www.forum-meyrin.ch